

Gilles Archambault, Bernard Marcoux, Robert Maltais

Julie Sergent

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37096ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2005). Review of [Gilles Archambault, Bernard Marcoux, Robert Maltais]. *Lettres québécoises*, (118), 27–28.

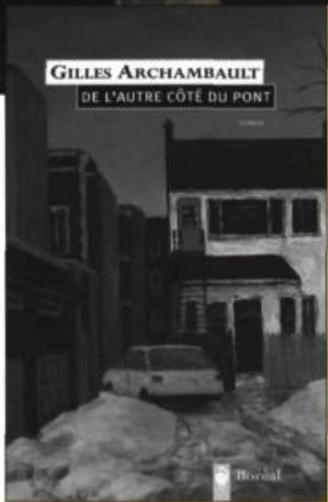
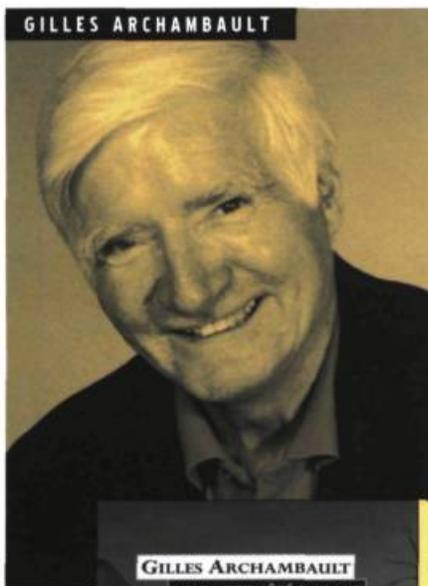
Gilles Archambault, *De l'autre côté du pont*, Montréal, Boréal, 2004, 196 p., 19,95 \$.



Attachant grognon

Louis Audry a été un écrivain ordinaire. Il a été un père absent. Il a été un mari infidèle. Faut-il qu'il prenne vie sous la plume de Gilles Archambault pour qu'on persiste à l'aimer tant...

Gilles Archambault écrit plus d'une vingtaine de romans, recueils de nouvelles et récits, dans lesquels les lecteurs et les critiques se sont habitués à retrouver des personnages qui vivent dans le regret du passé, et en attente d'un avenir plat : des êtres qui, de ce fait, sont riches en caractères humains, que la plume d'Archambault révèle sous de minutieux éclairages. Le personnage central de son plus récent titre, *De l'autre côté du pont*, ne fera pas exception.



Louis Audry n'a écrit que cinq romans (ce qui ne l'a pas empêché, comme Archambault en 1981, de recevoir le prix David!). Et lorsque commence ce quelque vingtième roman de Gilles Archambault qui, lui, a plus de quarante ans d'écriture, son personnage principal a, quant à lui, cessé d'écrire depuis vingt ans, se rappelant avec tout juste une légère amertume les critiques qui condamnaient le côté pessimiste de son dernier roman, *En attendant la mort* (aussi jojo que « Près du cimetière, tout près », « Courir à sa perte », et autres titres d'Archambault!) : « Comme si les écrivains avaient pour mission de raconter des balivernes apaisantes. »

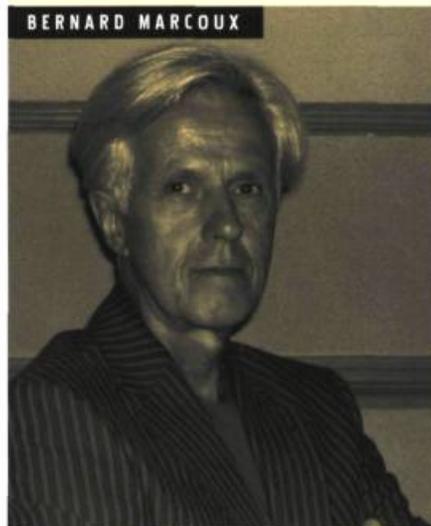
Les romans de Louis Audry seront sous peu réunis en une édition spéciale par un gros éditeur, celui-là même qui a racheté il y a plusieurs années la petite boîte d'édition de Louis, Les Éditions du Peuplier. En cette journée de son 75^e anniversaire que relate le roman, Audry doit justement réviser la préface à cette publication que signe l'un de ses anciens employés : judicieuse façon pour le romancier Archambault de survoler tout le passé de Louis Audry en une journée, tout en montrant le regard de celui-là sur son passé. Louis Audry s'attelle donc à lire ce que son préfacier dit de lui, à petite dose, qu'il entrecoupe d'autres activités,

oh ! pas grand-chose : la visite d'une jeune fille qui a répondu à l'annonce, placée dans le journal par Audry, offrant des livres à bas prix (« Gabrielle Roy, elle aime modérément. Ferron, oui. Aquin, pas du tout. Je ne dis rien. Elle dit quelques mots à propos des traductions françaises de romans américains. Je n'écoute plus. ») ; un téléphone de son fils Alain qui lui apprend qu'il se remarie (« Alain est peut-être en train de commettre une autre bêtise. Cette Cassandra doit le vampiriser ») ; la visite de sa fille Sylvie (« Sylvie a refusé un troisième kir. Puisqu'elle prenait le volant. La belle affaire ! [...] Combien de fois n'ai-je pas conduit alors que j'étais passablement éméché ? ») ; celle de Raymond, qui lui apprend la mort de Laurent Lemire, l'un de ses anciens meilleurs amis (« Les romans de Lemire m'ont toujours paru mal écrits, bâclés, d'une fausseté de ton souvent insupportable, parfumés qu'ils sont d'une sensualité de pacotille ») ; puis enfin, celle de sa fille Johanne, toujours en quête d'un amour transformateur, la seule personne avec qui il se sente quelque affinité (« Johanne, il n'y a rien de plus sinistre que le vieillissement. Peut-être est-ce plus facile quand on est deux, je l'ignore. Ta mère ne m'a pas fourni l'occasion de vérifier »). Ce vieux grognon de 75 ans, qui a peu de tendresse pour lui-même, encore moins pour ses « amis », et qui porte un amour moins qu'inconditionnel à ses enfants et à ses petits-enfants, a au moins le bon goût de réfléchir à son passé et à ses agissements, de sorte qu'il finira bien par se botter le derrière. C'est une bonne idée : on avait le pied qui commençait à démanger !

Bernard Marcoux, *Ève ou l'art d'aimer*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « amErica », 2004, 122 p., 17,95 \$.

Quand la perfection fait loi...

Si l'amour était sans vagues et sans anicroches aurait-on plaisir à le vivre ? Dans la vie, peut-être bien. Mais dans la littérature ? Pas sûr...

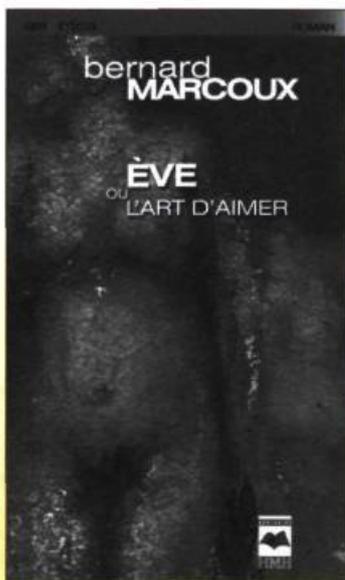


Un homme est fou d'amour pour cette femme dont il recense les gestes, au conditionnel, comme si elle n'existait peut-être pas. En de longues phrases sensuelles, volutes de fumée s'éternisant jusqu'à produire le plus bel effet, Bernard Marcoux prête mots à ce voyeur pour qui « le corps féminin est la seule réalité digne d'adoration sur cette Terre ».

Premier roman de cet amoureux de Proust et de Balzac (qui a consacré à ce

dernier son mémoire de maîtrise), *Ève ou l'art d'aimer* commence par « l'œil, d'abord, [qui] aurait aperçu la chevelure, le reflet du soleil dans la chevelure » de cette femme arrêtée devant une vitrine pour y regarder quelque chose, « peut-être ces délicieux dessous de dentelle de Lise Charmel, affriolants balconnets ajourés et sexy slip rétro échancré ». L'homme sera décidément fou des dessous. Mais avant d'y plonger, il continue de regarder, les jambes, et délace les bottillons, et embrasse la bouche, puis, le temps se mettant de la partie, l'homme raconte ce qui aurait été différent si au lieu du printemps c'était l'automne, ou l'hiver, ou... Et puis voilà que cet amour dure depuis longtemps et qu'il n'a rien perdu de son extraordinaire magie...

Ainsi vous auriez appris que vous êtes sur Terre pour l'aimer, l'adorer, la prendre sans fin, la faire chanter, prier, gémir, pleurer, planer et s'effondrer, et vous seriez toujours étonné, touché, profondément troublé, ému jusqu'aux larmes par



son cri, ses boquets, ses pleurs, alors qu'elle est suspendue à vous, empalée sur votre sexe, ses jambes autour de vos banches, sa tête sur votre épaule, ses bras autour de votre cou, plante grimpanche, vigne, lierre pleureur, répétant Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Perfection faite femme, assurément, et qui plus est autonome, confiante, magnifique, et alors rien d'étonnant à ce que lui, l'« amant parfait », songe à écrire un livre qui raconterait tous ces merveilleux moments vécus avec elle. Et de citer les livres qui « sont des phénix, renouvelant votre plaisir chaque fois que vous les ouvrez pour en lire les premières lignes, comme renaît toujours votre désir d'elle [...] chaque fois qu'elle vous ouvre les bras ». Un peu de Quignard par-ci, beaucoup de Proust, mais aussi de Germaine Guèvremont, de Sollers, et puis le début des *Choses* de Perec, qui aura de fait inspiré celui d'*Ève ou l'art d'aimer*.

Ils n'existent pas vraiment, ces amants sans larmes et sans coups de gueule, sans salive et sans sueur, pour qui chaque seconde passée ensemble est délice, chez qui l'exaspération, l'ennui, l'impatience sont inconnus. N'existe qu'un rêve que Bernard Marcoux a traduit, joliment il est vrai, en un livre. Mais de la même façon qu'une bonne histoire fait peu pour un roman si son écriture est sans forme, la maîtrise de l'écriture ne suffit pas à une histoire qui ne connaît, comme ici, aucune transformation, et plane désespérément.

Robert Maltais, *Les larmes d'Adam*, Montréal, Québec Amérique, 2005, 192 p., 19,95 \$.

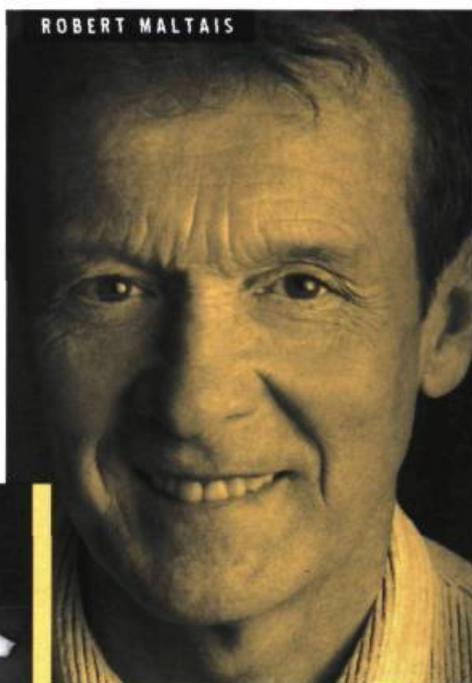
Secrets d'abbaye

Un premier roman ambitieux où voudraient se décliner les combats du Bien et du Mal, mais qui n'est que coup d'épée dans l'eau...

Comédien, chanteur, animateur de radio, Robert Maltais s'est retiré dans un monastère pendant quelques mois au début des années 2000 avant de reprendre son job de programmeur et d'animateur des Midis du Monde, à la Place-des-Arts, et de pondre un premier roman, *Les larmes d'Adam*, dont l'action se situe entre Paris et Lyon, au début du XXI^e siècle, dans l'abbaye cistercienne de La Ferté.

Conjugué quasi entièrement au temps présent, *Les larmes d'Adam* se déroule selon un tempo monotone, auquel on est bien forcé de s'abandonner, en attendant, tel un athlète vacillant, que se révèle la voix. Ainsi, le lecteur en viendrait à souhaiter une expérience semblable à celle de dom Gilbert — alias Gilbert Fortin, Montréalais d'origine, la cinquantaine, moine agnostique mais en revanche fervent pratiquant de l'onanisme — à qui Dieu se révèle un bon matin (non sans que le dom ait d'abord promis de ne plus se branler en pensant au jeune novice fraîchement débarqué à l'abbaye. Comme quoi on n'a rien pour rien).

Ce bonheur refusant de venir seul, voici qu'armé de sa foi nouvelle (mais le corps affligé d'un mal étrange qui l'envoie directement à l'hôpital), dom Gilbert tombe



amoureux de son infirmière. Tant d'amour de part et d'autre suffit amplement à faire au moins un roman. Et pourtant Robert Maltais a choisi de ne pas s'investir outre mesure dans le tourment de dom Gilbert, laissant à celui-ci l'odieuse d'être simplement repoussé par la femme, tandis que l'auteur s'en va faire un tour dans le placard des autres personnages et multiplie les prises de vue sur les uns et les autres.

Lorsque dom Gilbert est miraculeusement guéri de son mal grâce aux dons d'un jeune novice « ni homme, ni femme », ce dernier devient la proie du direc-

teur, qui ne veut rien entendre de *nurser* un saint dans son noviciat. S'ensuit une espèce de *thriller* raté impliquant, autour de l'ange guérisseur, un directeur démoniaque (qui ne s'est jamais remis, quant à lui, d'avoir été surpris par sa mère en pleine séance de masturbation) et un « bougnoule efféminé » portant le nom de frère Elvis, auxquels se joignent le minable chroniqueur judiciaire d'un journal local et la splendide journaliste avec laquelle il ne dédaignerait pas chasser le Pulitzer, et puis aussi la sœur de celle-là, qui se trouve à être l'infirmière de dom Gilbert, et la tante de l'autre, que le novice a incidemment guérie elle aussi, et puis... Comment tout cela nous ramènera au Québec, où dom Gilbert deviendra un nouveau Gandhi ? Le roman ne le dit pas. Ou peut-être uniquement à quelques élus.

